

TERRE

Découvrir sur une autre planète un artefact, rien de plus commun en SF. Mais que cette trouvaille archéologique ait un effet boomerang sur notre propre Terre, là, rien ne va plus...

Phil Becker a 29 ans et vit à Perpignan. Après s'être essayé à divers métiers, des missions intérimaires les plus incongrues en passant par l'enseignement, il a fini par atterrir dans un hebdomadaire où il est journaliste depuis deux ans. Il occupe le peu de son temps libre à écrire de l'imaginaire, parce que des idées le travaillent en permanence. Phil Becker conçoit l'écriture comme une forme de lecture : au lieu de tourner la page pour connaître la suite, il l'écrit. Il a publié sa première nouvelle, « La Pause », en 2007, puis une quinzaine d'autres dans divers recueils et revues. Plusieurs de ses textes ont été récompensés par des prix, dont le Robert Chaput 2010 pour « Nos habitats interstitiels » et le Visions du Futur 2011 pour « La reine des Crocs ». Il prépare actuellement un premier roman.

Phil Becker : Marsification

Laura doit se trouver quelque part sur le canapé où je suis installé. Je vérifie en arrachant mes yeux de l'écran plasma, vite vite. Positif. Laura est à l'autre bout du divan, perchée comme un oiseau, des taches de couleurs télévisuelles dans ses cheveux châtain. Elle serre un coussin. Elle a toujours besoin de tenir quelque chose. Avant, c'était ma cuisse.

La télévision attire à nouveau mon regard. Ai-je loupé quelque chose ? J'étire mes jambes sur la table basse sans retirer mes charentaises, bien décidé à ne plus me laisser distraire.

Regarder la télé avec Laura est depuis le début notre grand moment de complicité, notre unique façon de partager.

Toutefois, ces derniers temps, nous partageons les mêmes images avec le monde entier ou presque. La chaîne d'infos dédiée à Mars monopolise l'attention. Mars tout le temps, Mars vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mars nous lave le cerveau.

Ma main tâtonne pour trouver quelque chose à grignoter dans les plis du canapé. Chips, crackers, carrés de chocolat. La nourriture dédiée aux couples d'étudiants. Songer qu'un jour j'aurai terminé mes études et qu'il faudra me lever de ce canapé pour aller travailler me laisse toujours un peu perplexe.

Ma main se bloque, suspendue au-dessus d'un mini sachet de cacahuètes.

Enfin, ils vont le transmettre, le message trouvé dans l'artefact. C'est le moment que tout le monde attend.

Ah, non, j'aurais dû m'en douter, ils nous ménagent un suspense en balançant un récapitulatif entrecoupé de pubs. Chiant. Ils commencent au départ de la mission de terraformation. Les astronautes internationaux saluent avec un grand sourire. Puis les images de synthèse grossières montrent comment ils devaient nous offrir un nouveau monde. Terraformation. Joli mot dont ils abusent. Crever les poches de gaz pour polluer Mars, jusqu'à obtenir l'effet de serre. La glace qui fond. On jette des algues dans l'océan tout neuf, et les plantes font une atmosphère.

L'émission nous fait grâce de l'arrivée de la navette sur la planète froide. On en vient à la découverte des ruines martiennes, ces restes de pyramides sur fond de désert rouge, et, en profondeur, des étranges mécanismes cubiques. Des machines en bon état. La mission de terraformation s'interrompt pour de l'archéologie improvisée. On a droit à l'interview du type qui, trois jours plus tôt, a réactivé les machines martiennes avec les petites lumières. Une journaliste à la bouche gonflée de Botox évoque le signal extraterrestre qui a fusé des appareils martiens vers une destination inconnue. Les astronautes à demeure dans la navette ne sont pas parvenus à intercepter ces ondes mystérieuses, et encore moins à les décrypter. Pour la première fois, ils ont rencontré des ondes autopropulsées, ce qui prouve bien que les Martiens sont en avance sur nous. Le signal martien s'est enfui, accélérant de façon exponentielle vers dieu sait où, et seules demeurent à étudier les ruines et les machines carrées.

Puis ils ont déniché l'artefact, le cube de silice avec un bref message électronique à l'intérieur. Le message.

Roulement de tambour dans la dalle plasma. Eh non, c'est une feinte, pas encore. On nous présente d'abord l'équipe de traduction, qui salue encore devant le vaisseau arachnéen et le rover à six roues.

Moi je trouve ça curieux qu'ils soient parvenus à traduire un message extraterrestre, comme ça, à partir de rien. Mais il me paraît plus surprenant encore qu'ils le diffusent aux infos, presque aussitôt. Je croyais que ce genre de document était confidentiel, jalousement gardé par le Pentagone ou l'ONU. Mais après tout peut-être que les gens ont déjà commencé à changer. Oui, ça a peut-être déjà commencé.

Les journalistes finissent par ne plus rien trouver pour faire patienter, et un scientifique binoclard nerveux s'avance avec son papier tremblant. L'univers retient sa respiration. Le scientifique se racle la gorge et, s'efforçant de se donner un ton neutre, il lit : « Je suis un Martien agonisant. Voyez ce qu'ils ont fait. Ne les appelez pas. Ne les appelez pas. Ne les appelez pas. »

Wouah ! Un frisson d'excitation me parcourt. Terrifiant. Cela aurait pu être une recette de cuisine ou une suite incohérente de mots. Mais en l'occurrence, le message a de quoi faire grimper l'audience, à croire que les médias l'ont rédigé eux-mêmes. Les grands débats enchaînent immédiatement, en simultané sur toutes les chaînes.

Finies les discussions métaphysiques et enragées des semaines précédentes, terminés les : *l'homme-n'est-plus-seul-dans-l'univers-qu'en-est-il-de-Dieu-?* Abolis les : *à-quoi-pouvaient-bien-ressembler-les-Martiens-comment-ont-ils-disparu-?*

Aujourd'hui, l'attention de l'humanité est focalisée sur : Que signifie le message et à qui s'adresse-t-il ? Qui est donc ce Martien agonisant ? Qui ne faut-il pas appeler ?

Je lève la télécommande, attendant le silence de Laura qui m'autorise à zapper, et fais défiler les canaux. C'est partout la même chose, des ados de la Mars Academy aux tables rondes de la Nasa, on dissèque le message martien sans rien apporter de constructif.

Pris de maux de tête, je me lève pour gagner mon bureau. Je crois que Laura est restée devant la télé, ou alors elle est allée griffonner ses mots croisés dans la chambre, je ne sais. Hors du lit et de la télévision, nous n'avons guère de relations.

Comme d'habitude, je consulte sur mon ordinateur les forums des internautes qui extrapolent au sujet de Mars. Mais là, non plus, aucune conjecture qui vaille d'être retenue.

Environ un mois s'écoule durant lequel seule se révèle remarquable la mollesse des débats télévisés. Mars Info et consorts deviennent si fades que pour tromper mon ennui, je jette un œil occasionnel aux cours que la faculté m'expédie par mail.

Je ne suis plus que de loin la conquête de la planète rouge. Personne n'est arrivé à interpréter correctement le message de l'artefact ; les fouilles ont repris dans les sous-sols martiens, et ce sans nouvelle découverte extraordinaire. Un manque me trouble malgré tout, c'est la disparition des prêcheurs et autres porte-parole religieux des réseaux médiatiques. Autant je comprends que l'excitation de la découverte scientifique s'éteigne, autant le silence des catholiques ou des groupes sectaires, pourtant si engagés dans la défense d'un homme occupant le centre de l'univers, me paraît suspect. Il semble que l'humanité tout entière se calme, tombe dans une indifférence absolue vis-à-vis de Mars. Non comme si Mars s'absente, mais plutôt comme si, trop intégrée dans le quotidien, elle perd de sa visibilité.

C'est peut-être pour cette raison que personne ne s'alarme de la présence des débris derrière mon immeuble.

Il faut bien que je sorte de l'appartement, même si les surgelés commandés arrivent directement dans les boîtes aux lettres congélateurs, et que Laura est, comme moi, une personne d'intérieur. Nous n'avons plus de lait pour les céréales et les émissions du soir approchent.

Je ne prends pas la peine de me disputer avec Laura, conscient que je perdrais ; j'emprunte donc l'ascenseur pour quitter le huitième étage et m'aventure à l'extérieur, désorienté par la lumière naturelle.

Les débris reposent sur le terrain vague juste derrière le parking, cette colline mal rasée qui cache un horizon de centres commerciaux. Touché par une évidence qui échappe à la raison, je sais tout de suite qu'il s'agit de débris martiens. Car cela n'a rien de logique. Des débris martiens, ça se situe sur Mars. Alors qu'est-ce qu'ils viennent faire ici, sur Terre, derrière ma barre d'immeubles ?

Un homme bedonnant s'arrête pour les observer de loin, avant de reprendre son chemin vers les commerces. Quant à moi, j'enjambe le reliquat d'une vieille clôture pour m'en approcher, à la fois attiré et repoussé par une vibration ténue.

Les débris martiens, à demi enfouis dans les herbes hautes, sont les restes d'une structure métallique déchiquetée, ouverte comme une fleur sur un petit cube verdâtre avec un moniteur sur sa face supérieure, comme un écran d'ordinateur. Une odeur d'électricité flotte tout autour, et, en m'approchant encore, je sens sur ma langue le goût râpeux du thé trop fort. La vibration maléfique pulse des débris, elle me dit va-t'en, va-t'en nous ne sommes pas du même monde, nous ne sommes pas compatibles. Je frissonne et tourne les talons, direction le supermarché, luttant pour ne pas courir, comme si un mauvais chien grogne dans mon dos, prêt à s'élancer à la moindre esquisse

de fuite.

Lorsque je reviens avec le pack de lait qui me scie les doigts, un duo de journalistes filme les débris, à distance respectueuse. Ils ont l'air intéressés, sans plus. Pas de zone de décontamination, pas de cordon de sécurité ni de sirènes hurlantes. Je remonte dans ma tanière en me disant que deux journalistes, ça ne fait pas lourd pour des débris de Mars retrouvés sur Terre.

Je ne suis pas certain que Laura ait remarqué mon escapade, ou les nouvelles bouteilles de lait. Nous dévorons nos céréales devant les infos du soir, nous entre-regardant plus qu'à l'accoutumée tant le journal de vingt heures se révèle peu captivant. Aucun scoop sur les débris derrière l'immeuble, c'est peut-être trop tôt. Même les nouvelles nationales perdent de leur saveur. Si ça continue, Laura et moi finirons par nous adresser la parole.

La première fois que je vois la poussière, je la vois à l'œil nu, pas aux infos. Une rouille ténue volette devant la fenêtre et colore en se déposant le béton gris du balcon. J'ouvre. La poussière me fait tousser. Je referme.

Quelques jours plus tard, un présentateur annonce le déplacement de nuages de poussière rouge un peu partout dans le pays. Il dit ça de manière tellement laconique que, lorsque je fais part de mon étonnement à Laura et qu'elle hausse les épaules, je me sens exclu de la torpeur générale.

La poussière rouge s'épaissit de jour en jour, et n'est déjà plus un sujet d'actualité ; personne n'a ne serait-ce qu'envisagé de l'analyser. Aussi je me rallie à l'attitude générale et feins d'ignorer ce qui nous envahit. Ces particules sont un élément météorologique de plus, à classer entre la grêle et la neige.

Je décide bientôt de retourner aux débris de Mars, tant pour me prouver que je ne suis pas un trouillard que pour obéir à un appel mystérieux.

Au pied de l'immeuble, la rue et le parking sont des surfaces d'empreintes de semelles sur poudre rouge orange, s'entrecroisant, s'arrêtant, hésitant avant de faire demi-tour, évitant la colline. Cela me rappelle ces jeux sur les paquets de céréales et je suis un instant tenté de suivre les traces pour voir si j'arrive au bout du labyrinthe. Puis je me souviens de ma résolution et grimpe sur le terrain vague, laissant derrière moi des pas déterminés.

La vibration et la tension électrique environnent toujours le cube à l'aspect de vieux cuivre. Il n'y a pas de poudre rouge dans les débris, à croire que quelque chose la dissuade de tomber à cet endroit. Je sens que si je m'avance dans cette éclosion de métal pour me pencher au-dessus de l'écran, une peur atroce, éternelle, jaillira de cauchemars oubliés pour s'emparer de moi. Je m'avance toutefois.

Un petit rectangle turquoise clignote sur l'écran, à la façon des premiers ordinateurs terriens avant l'arrivée des interfaces modernes. Est-ce une adaptation du cube pour entrer en contact avec un monde différent ? Je me penche plus encore, tendu comme si le moniteur allait soudain s'ouvrir sur un diable à ressort.

Accompagné d'un cliquetis provenant des tréfonds du cube, un mot s'affiche : « SportingWear ». En lettres turquoise. Je me fige, circonspect, avec le vague sentiment que le cube de Mars se moque de moi. Le mot se répète ensuite, avec des espacements divers, jusqu'à remplir le moniteur : « SportingWearSportingWearSportingWearSportingWearSportingWear ». Et ainsi de suite.

Quelque chose remonte jusqu'à ma mémoire. « SportingWear ». Je tire devant mes yeux le col de ma veste de survêtement. Sous le logo en forme de flèche, la marque : « SportingWear ».

Le cube a lu son premier mot.

Fébrile, je fouille mes poches en quête d'une trace écrite et extirpe le ticket froissé du supermarché. Je l'agite au-dessus de l'écran, sans parvenir à déceler le moindre capteur ou œillette.

Un cliquetis. Écran noir. Nouveau message :

« SportingWear LaitPack de 08PackSuperAlimarket 253274 SportingWearLait SuperAlimarket CaissePack n°12Lait 253274 SportingWearMontant Total ». Ça n'en finit pas.

Même après un passage sous le jet, la poussière écarlate laisse des coulées sur les voitures et encrasse la mécanique. Les conducteurs pestent sur le parking, et je me félicite de ne pas posséder de véhicule. C'est à pied que je me dirige vers la bibliothèque de quartier, évitant les petits paquets de poudre qui dégringolent des toits.

La documentaliste aux yeux morts a du rouge dans les cheveux. Sans le lui faire remarquer, je me sers pour la première fois de ma carte universitaire de bibliothèque et emporte un gros dictionnaire encyclopédique, direction le terrain vague.

C'est plus long que je ne l'escomptais. Je m'attache à présenter au cube de la colline chaque page de l'ouvrage, tandis que lui, cabotin, vomit façon code secret un mélange incohérent de mots : « TriathlonOutrance Nom masculinEparges régionadjectif Barquette fam.imbriquer ».

Au bout d'un moment cependant, il fait écran noir et se contente d'ingurgiter les mots que je lui soumets en émettant un clic rassasié à chaque page tournée.

Lorsque, enfin, j'épuise le document, le soleil tombe derrière la colline et Laura doit commencer à remarquer mon absence.

Impatient, je tapote l'écran pour lui faire comprendre que c'est fini, que je n'ai plus rien entre les mains. Je n'ai jamais touché le cube jusqu'alors. Ma respiration est brutalement coupée, et mes poumons demeurent bloqués une angoissante minute durant laquelle ma vue se brouille, des tâches sombres dansent sur le décor urbain. Lorsque mon corps m'autorise finalement à reprendre mon souffle, je réalise que j'ai reculé de dix pas. Je me rapproche avec d'innombrables précautions, résolu à ne plus jamais effleurer l'artefact martien.

C'est alors qu'il délivre son message, et qu'une sombre colère de frustration m'engorge. J'avais caressé l'espoir que le cube était en vie, ou pour le moins qu'il renfermait quelque sorte d'entité consciente capable de communiquer. Mais le message turquoise qui se répète en boucle sous mon regard atterré n'est que l'enregistrement connu de tous : « Je suis un Martien agonisant. Voyez ce qu'ils ont fait. Ne les appelez pas. Ne les appelez pas. Ne les appelez pas. »

Déçu, je comprends enfin le secret de la transcription par les astronautes. Nul doute que le dispositif déniché sur Mars est identique à celui de mon terrain vague. Dire que ces laborantins prétentieux ont fait croire à un travail de traduction ! C'est plutôt le message qui les a traduits, eux.

Laura n'a pas remarqué ma disparition. Elle devient aussi amorphe que les commentateurs télévisés. Toujours vêtue du même pyjama, elle ne prend plus la peine de nettoyer la farine rouge qui sourd par les interstices de nos portes-fenêtres. Moi non plus, d'ailleurs. Depuis le message du cube, une exaspération permanente me pousse à abandonner tout effort, à refuser tout retour sur la colline aux débris, à me caler sur le canapé comme tous les jeunes de ma génération, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Cet état pacifique ne doit être que transitoire, car la poussière de Mars – oui, de Mars, je peux le dire à présent, puisque la ressemblance avec les paysages de la planète rouge est si frappante – la poussière de Mars est devenue un problème pour les populations du monde entier. Non seulement elle s'amoncelle en dunes instables gênant la circulation, mais elle s'attaque aux équipements mécaniques et électroniques, ronge les façades et accélère l'érosion des côtes. Et il n'y a toujours personne pour s'interroger quant à sa provenance ou à un moyen de s'en débarrasser. La poudre, acceptée de tous, descend du ciel, comme larguée par une monstrueuse entité dont l'implicite présence croît. Et pendant ce temps, les politiciens eux-mêmes se désintéressent de la politique, les gens se rendent moins souvent à leur travail, l'économieériclute, les commerçants locaux gonflent les prix. Et Mars, qui se fait de plus en plus présente à la limite de notre inconscient. La planète aux ruines extraterrestres a émigré de Mars Infos vers nos esprits apathiques.

LA SUITE DANS LE RECUEIL